

Le projet de BlonBa

Interview d'Alioune Ifra Ndiaye pour le journal *AfriqueS* (2005)

Comment définiriez-vous le projet BlonBa? Et que signifie BlonBa?

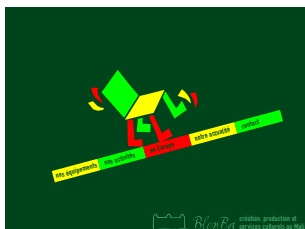
BlonBa signifie « le grand vestibule ». Dans le Mali classique, le vestibule est la pièce où tous les âges et toutes les conditions se retrouvent pour échanger. Nous sommes une structure bamakoise de création artistique et d'action culturelle. Notre obsession, c'est de construire au Mali une force de proposition artistique autonome et viable. Il nous semble que c'est une condition absolue pour que s'expriment en vérité les urgences artistiques et spirituelles qui traversent notre peuple. Sans cela, nous sommes condamnés à reproduire les formes du passé ou bien à conformer inconsciemment notre esprit et notre imaginaire aux stratégies, d'ailleurs légitimes, des « bailleurs » étrangers. Notre expérience nous a convaincus qu'ici, au Mali, la forme de la production et la nature des œuvres sont intrinsèquement liées. L'art qui traverse nos spectacles et l'esprit qui préside à leur montage puisent à la même source.

BlonBa est un produit « métissé », vous êtes associé à Jean-Louis Sagot-Duvaurox qui est français, j'imagine que ce n'est pas un hasard?

Je ne dirais pas que BlonBa est une entreprise métissée. Si Jean-Louis Sagot-Duvaurox y participe, c'est pour la part de lui qui est du Mali. La première fois qu'il s'est installé dans le pays, c'était l'année de ma naissance! Dit-on du Théâtre des Bouffes du Nord qu'il est métissé parce que Peter Brook, son principal animateur, est sujet de la reine d'Angleterre? Non, on constate simplement que la vie théâtrale parisienne attire des artistes venus d'ailleurs. C'est plus nouveau pour le Mali, pays « périphérisé » par l'histoire, mais j'y vois une bonne nouvelle. Notre équipe est internationale depuis le départ. Nous sommes une entreprise du XXI^e siècle. Nous pensons chacune de nos initiatives « du local au mondial », comme disent les altermondialistes. Et nous constatons d'ailleurs que ça fonctionne. Quand des artistes du Mali parlent dans leur vérité, ils se donnent les moyens de s'adresser à la vérité de chacun sur la planète. Quand ils renvoient l'image qu'on attend d'eux, ils sont inutiles au monde.

BlonBa a également pour ambition de réconcilier une vie artistique, ancrée dans l'activité sociale et une vie artistique plus urbaine, nouvelle pour l'Afrique: une façon de « garder » la jeunesse dans les nouvelles villes africaines?

La création malienne contemporaine est tiraillée entre un secteur « international » dont les critères sont fortement excentrés et un secteur « traditionnel » qui connaît une tendance à la folklorisation. Le développement impétueux des villes crée un imaginaire



tout à fait nouveau. La jeunesse urbaine ne trouve pas immédiatement dans le patrimoine artistique ancien les mots et les signes pour dire ses rêves. La tentation est forte de court-circuiter le nécessaire travail sur soi et d'aller à la mangeoire des produits standards de l'époque, ceux qui sont proposés par les grands centres du pouvoir économique et politique mondial. À notre place, et modestement, nous essayons de prendre un chemin différent : partir de notre passé singulier afin de trouver des mots à nous pour dire le monde de tous. En ce qui concerne les arts de la représentation, nous travaillons à partir des formes classiques du kotèba ou du maana, ainsi que sur les relations particulières qui s'établissent chez nous entre l'art et le public... Ce qui nous encourage le plus dans notre travail, c'est sa capacité à « prendre » tant au Mali même qu'en Europe quand nous y venons. Peut-être au fond que l'effacement de l'Afrique est de plus en plus vécu comme un manque, comme une amputation, même si c'est inconsciemment. Alors, là où elle revient sur la scène, c'est ressenti avec bonheur. En Afrique même, bien entendu. Ailleurs aussi.

La jeunesse, dites-vous, se trouve être le pivot pour la reconquête de la confiance en soi et en son pays, un leitmotiv pour beaucoup d'Africains semble-t-il. La culture, dans ce « combat », semble une arme privilégiée en Afrique, est-ce votre avis ? Pourquoi ?

On ne cesse de dire aux gens : l'histoire mondiale est finie, ce n'est plus vous qui décidez mais les grands mécanismes économiques, alors conformez-vous à ce qui est. Je crois que dans le monde entier, cet affaissement des perspectives provoque de graves maladies de l'identité. Mais pour l'Afrique, intérioriser l'idée que l'histoire serait arrivée à sa fin, c'est spécialement désespérant. En Afrique, on voit des sociétés qui se suicident. La question de l'image de soi, abîmée par des siècles de domination, y prend une urgence particulière. Je remarque, sans vouloir les juger, que beaucoup dans les générations qui nous précèdent ont baissé les bras, que beaucoup sont même profondément cassés. Et je suis hanté par la menace qui pèse sur notre génération et sur celles qui viennent. Nous ne sommes pas prémunis par nature de cauchemars comme ceux du Liberia, de la Sierra Leone ou aujourd'hui de la Côte d'Ivoire. En travaillant à construire une culture malienne contemporaine tonique et sans complexe, j'essaie de montrer à la jeunesse qu'avoir confiance en soi, ça se construit, parfois dans la peine, mais que c'est possible. Et rien ne se fera sans ça. Évidemment, l'art tient une place de choix dans cette construction. Peut-être est-ce un symptôme : notre équipe est essentiellement composée de jeunes.

On parle toujours de ce qu'on peut « apporter » à l'Afrique ; mais, le projet BlonBa pourrait être exemplaire, à l'inverse l'Europe, qu'a-t-elle à recevoir, à apprendre de l'Afrique ?

Dans le domaine culturel, on peut assez rapidement parvenir à des formes très saines d'échanges. Quand je lis un roman de Victor Hugo ou que le public d'un théâtre belge profite d'un de nos spectacles, les esprits s'élargissent de part et d'autre sans qu'il soit besoin de faire des discours. Il y a aussi des savoir-faire plus spécifiques à chaque civilisation. En théâtre, par exemple, l'Europe a récemment inventé l'art de la mise en scène. Elle en sait sur ce point beaucoup plus que nous. De notre côté, nous connaissons des procédures très riches de rencontre entre la création et le grand public, toutes conditions sociales réunies. Peut-être que nous pouvons contribuer utilement à travailler ces questions au-delà de nos frontières. Et puis beaucoup est affaire de désirs mutuels, et aussi du hasard des rencontres.